relations qu'ont sans doute soutenues avec les déclamations et peut-être aussi avec l'éloquence des délateurs ces théories oratoires d'époque tardive. Ces deux genres représentaient excellemment le discours « pratique » et en même temps le discours « pathétique » ; ils s'ouvrirent largement aussi, le premier surtout, à l'élément « extraordinaire » qu'Hermogène signale si expressément comme faisant partie de la δεινότης. Toutes ces manifestations ne représenteraient-elles pas les affleurements successifs d'un même filon qui jusqu'ici n'est encore découvert qu'en partie et dont il serait curieux de pousser plus loin l'exploration?

Ce serait certes une injustice de reprocher à M. L. Voit de ne l'avoir pas fait, la tâche assumée par lui étant assez lourde à elle seule. Cependant, cette lacune se ressent jusque dans sa conclusion : la δεινότης, loin d'appartenir à la langue technique de la rhétorique grecque, est un concept pratique d'origine hellénistique, dont la source néanmoins semble être péripatéticienne. Ce ne serait donc qu'à la faveur du désarroi introduit sur le terrain de la rhétorique par des recherches poussées jusqu'à la minutie et à la vétille, faussant les lignes si nettes de l'édifice d'Aristote, que ce concept secondaire aurait été promu à la dignité de terme technique. Ce résultat sans doute n'est pas sans valeur, mais on souhaiterait et on entrevoit comme possible une utilisation plus fructueuse de cet immense travail.

A. GUILLEMIN.

Histoire littéraire.

J. BAYET, *Littérature latine. Histoire et pages choisies traduites et commentées* : Méthode moderne d'humanités latines publiée sous la direction de G. Cayrou : Paris, Colin, 1934, 784 pages, 142 illustrations, 40 francs.

Je ne peux dire à quel point j'aime ce livre : science, agrément, utilité, méthode, nouveauté, sincérité, personnalité ; il a toutes les qualités les plus difficiles à réaliser dans un manuel, et il veut rester un manuel. Heureux ceux qui viendront y puiser la connaissance, le sens et, peut-être, le goût des choses latines. Misère de nous, quand je pense par comparaison à ce qu'on nous offrait il y a quarante ans pour nous enseigner ces mêmes choses ! — Sont-ce bien après tout les mêmes choses? Nous ne connaissions qu'une antiquité livresque, réduite à des titres, des faits, des jugements sommaires et traditionnels, une latinité de façade, une littérature de canevas, comme surajoutée aux œuvres plutôt qu'émanant d'elles, étrangère à la vie, à l'art, et qui ne pratiquait l'histoire que pour lui demander des dates.

Déjà Pichon nous avait ravis, apportant dans la littérature latine ce qui pouvait être emprunté à la méthode de Lanson ; mais comme il était

encore doctrinal et littéraire ! Nous sommes aujourd'hui, en ce qui concerne les choses de l'antiquité, à un tournant de la pédagogie : le souci du réel, du vivant, est en train de nous ménager comme une nouvelle renaissance, au moins dans l'enseignement. Pour la littérature, on sait comment déjà Berthaut et Georgin, puis Humbert, avaient gâté nos élèves. Les voici comblés avec ce nouveau manuel, qui leur enlève désormais toute excuse de ne pas apprendre, comprendre, goûter les austères lettres latines.

Le souci de plaire y est évident. Ce pouvait être au détriment de l'utilité. On admirera au contraire comment M. Bayet a réussi à découvrir les textes et les illustrations à la fois les plus riches de signification et d'agrément. L'agrément des textes est accru par une traduction étonnamment juste, précise, adaptée, et qui réussit ce tour de force de donner l'impression qu'on peut à la rigueur se passer de l'original. L'agrément des illustrations est tel qu'on les dirait tout exprès fabriquées pour les besoins du livre. M. Bayet nous épargne les faux antiques du Cabinet des médailles, les défilés de bustes aveugles, les reconstitutions schématiques des Dictionnaires, les antiquités à la David. Il va chercher les paysages réels, les fresques, les fraîches mosaïques et les stucs pittoresques ; il trouve, dans l'immense documentation que lui fournit sa culture historique et archéologique, toujours le détail, la mise en scène, le commentaire propre à illustrer son texte. Certaines de ces reproductions sont des trouvailles et donnent une idée de ce que pourrait être un album complet de la vie romaine s'il prenait à M. Bayet l'heureuse fantaisie de nous le donner.

On s'imagine quelle peut être la portée éducative d'un livre comme celui-ci. Car, reprenant une idée qui avait déjà inspiré les Morceaux choisis de Jolivet, il s'adresse essentiellement à des lecteurs qui ne savent pas le latin. Et il est la réponse à ceux qui s'imaginent que pour pratiquer et connaître l'antiquité il est indispensable de commencer par un rebutant rudiment grammatical et de passer par des années de thème et de version. M. Bayet trouve le moyen de donner, même à qui ne sait pas le latin, par un commentaire approprié, précis, touchant juste, et par des indications sur le style et le ton, un certain sens des textes, en tout cas des œuvres et des personnalités.

Faut-il ajouter que l'ouvrage répond à toutes les exigences de la méthode scientifique? Une bibliographie générale à la fin du volume, de courtes mais substantielles bibliographies à propos de chaque auteur sont, pour le lecteur qui cherchera dans ce livre plus un guide qu'une initiation, la porte ouverte vers le champ immense exploré par les plus récents ouvriers de la science.

J. Marouzeau.

Pierre DE LABRIOLLE, *La réaction païenne. Étude sur la polémique antichrétienne du I^er^ au VI^e^ siècle* : Paris, L'Artisan du Livre, 1934, 519 pages.

Ce livre alerte, élégant, de lecture attachante, nous apporte, sur une question de première importance, une étude neuve et pénétrante. Trop souvent les historiens du conflit qui a mis aux prises christianisme et paganisme l'ont simplifié et schématisé à l'excès, en nous le représentant comme le débat entre une religion, que toute la sève de la jeunesse gonflait d'enthousiasme et de certitude, et un ensemble incohérent de croyances vidées de toute substance vivante et de superstitions misérables, réduit, pour se soutenir et se prolonger, au secours impuissant de la police impériale et des bourreaux. Étrange représentation, qui ne se comprend que comme la conséquence de deux lourdes erreurs. L'une, qu'il y avait là, s'affrontant, deux conceptions religieuses, morales, intellectuelles, sociales si différentes, si totalement inconciliables, qu'on ne concevait entre elles d'autre relation que celle de la bataille. L'autre, que les païens, pour s'être abandonnés eux-mêmes devant l'élan chrétien, n'ont su lui résister que par la violence absurde et désordonnée. L'apologétique avait peut-être plus de part que l'histoire à ces vues, que pas un érudit n'accepte plus aujourd'hui sans réserves et que beaucoup n'acceptent plus du tout. M. de Labriolle nous met en présence d'un aspect de la défense païenne autrement intéressant que celui dont les *pogroms* populaires ou les édits de persécution fixent l'apparence. Il nous montre, d'un bout à l'autre de l'antiquité chrétienne, les réactions plus ou moins vives, plus ou moins éclairées ou informées aussi, de païens qui ont cherché à opposer des raisons aux arguments des chrétiens, à contrecarrer leur apologétique par une polémique assez bien assise quelquefois pour être redoutable.

Par infortune, notre information déçoit le plus souvent notre curiosité. L'Église victorieuse ne s'est point montrée tolérante à la contradiction, même à celle du passé, dont l'événement avait prouvé l'impuissance pratique ; elle a pourchassé les traités qui avaient prétendu s'opposer à sa fortune et, sans doute, ne saurions-nous plus rien d'eux si les plus notables n'avaient fait l'objet de réfutations apologétiques. Conservées en partie, celles-ci ont apporté jusqu'à nous d'appréciables fragments des œuvres incriminées. Le mérite de M. de Labriolle a été de rassembler avec soin toutes ces épaves, de les restaurer autant que possible, sans manquer jamais à la circonspection ni à la prudence, et de tirer d'elles, diligemment, les enseignements profitables qu'elles portent encore. Non seulement il a repris, pour la renouveler en partie, l'étude de la polémique de Celse, ou de celle de Julien, déjà substantiellement

connues des érudits, mais il nous a apporté des clartés toutes nouvelles sur nombre d'autres points d'importance. Surtout il nous a justement représenté comme un ensemble continu et suivi une histoire où nous avions accoutumé de ne chercher et de ne voir que des épisodes strictement liés à des personnes plus ou moins originales. D'où il faut sans doute conclure que le christianisme a tenu beaucoup plus de place dans les préoccupations habituelles de ceux qui ne se sont pas laissé gagner par lui qu'il n'a longtemps semblé à plus d'un chercheur. J'étais, pour ma part, arrivé à cette conviction par un autre biais, en relevant l'existence, sur toute l'étendue de la période considérée par M. de Labriolle, de syncrétistes assez pénétrés *à la fois* de christianisme et de paganisme pour qu'ils m'aient paru mériter le nom de *demi-chrétiens*. Ces gens-là acceptaient et conciliaient ; ceux que M. de Labriolle nous a fait connaître rejetaient et combattaient ; tous s'intéressaient à la religion nouvelle qui, loin de les déconcerter, leur apportait, dans un langage qu'ils pouvaient entendre, sa solution des problèmes essentiels sur lesquels se bloquaient leurs préoccupations.

Il va de soi que dans un livre si plein, si riche de faits et d'idées, je trouverais à contester. Par exemple (p. 13), j'entrevois que l'auteur stylise quelque peu sa notion de dévotion païenne et de paganisme, qui réclamerait, surtout considérée au III^e^ et au IV^e^ siècle, tant de nuances et de souplesse. Ainsi n'est-il pas permis de dire de façon si abrupte (p. 14) que « l'idée d'un médiateur entre Dieu et l'homme était faite... pour déconcerter même les disciples du pieux Platon », car il suffit de songer aux sentiments du « platonicien » Apulée pour avancer une réserve. — Et encore (p. 30 et suiv.), au sujet du prétendu témoignage de Tertullien en faveur du texte de la lettre de Pline qui nous est parvenu, je demeure sur mes positions, qui ne sont pas du tout celles de M. de Labriolle ; et je ne crois pas opérante l'argumentation par laquelle il veut prouver que Pline savait bien de quoi il s'agissait et quel était le *droit* dans l'affaire sur laquelle il consultait Trajan. M. de Labriolle accepte une proscription du christianisme par édit d'État ou au moins décision impériale dès le temps de Néron, alors que je demeure persuadé qu'à proprement parler la question chrétienne ne s'est posée pour l'État qu'au III^e^ siècle et plutôt chez Dèce que chez Sévère. C'est sur ce point que le désaccord est le plus grave entre nous, en ce que nous nous représentons très différemment l'ensemble de ce qu'on nomme le temps des persécutions et, par suite, que nous n'expliquons pas de même les tribulations que le christianisme a traversées jusqu'en 250. Quand on dit que « les fidèles sont au ban de l'opinion », il faut préciser les dates, car ce qui est encore vrai au II^e^ siècle ne l'est déjà plus au III^e^, et il y a dans ce changement une des causes essentielles de l'échec de la persécution d'État : l'opinion ne la soutient pas. — J'aurais du mal à qualifier

de *scientifique* (p. 240) le travail opéré sur les Écritures par les exégètes du IIIe siècle. — Et il me paraît difficile de ne regarder l'affirmation de l'inauthenticité de Daniel que comme une *hypothèse* (p. 266). — Je me demande ce que le IIIe siècle finissant croyait encore des calomnies grossières répandues contre les chrétiens au IIe, et je me garderais bien de faire confiance à Arnobe pour me répondre (p. 326), parce que, comme la plupart des apologistes, ce brave vieux professeur rééditait des lieux communs d'école, au lieu d'écouter et de regarder autour de lui et de nous dire ce qu'il voyait et entendait. — Je crois difficile de soutenir aujourd'hui que l'édit de Milan « inaugurait le système de la liberté » (p. 335) ; il y a chance pour qu'il n'ait été qu'une sorte d'article organique, fonction de l'édit de Galère (30 avril 311). — Je crois, en somme, très justes les impressions de M. de Labriolle sur Julien et son œuvre, mais je n'approuve pas que, faisant écho à l'opinion qui prête à l'empereur le dessein de reprendre à fond la persécution dès le retour de son expédition d'Orient, il ne donne pas ses raisons et se réfère simplement à « plusieurs de ses contemporains » (p. 392) sans les nommer et les discuter[1].

Je pourrais allonger la liste de ces chicanes. On comprend bien que la plupart n'ont pas grande importance et que, si j'avais licence de m'étendre dans ce compte-rendu, je devrais les compenser par l'énumération des très nombreux endroits où j'ai trouvé occasion de m'instruire et de réfléchir, de me corriger et de m'enrichir.

M. de Labriolle n'a pas cru à propos de rassembler dans une *Conclusion* les résultats essentiels de son enquête et les réflexions d'ensemble qu'elle lui a suggérées certainement. Tous ses lecteurs le regretteront avec moi et estimeront que les intéressantes idées générales dont il a nourri son *Introduction* ne rendaient pas superflu le complément dont l'absence me chagrine.

Ch. GUIGNEBERT.

Marie DELCOURT, *La tradition des comiques anciens en France avant Molière* (Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liége, fasc. LIX) : Liége-Paris, 1934, 95 pages.

Mme M. Delcourt-Curvers, à qui l'on doit déjà une *Étude sur la tradition des tragiques grecs et latins en France depuis la Renaissance*[2], a donné à son premier ouvrage un complément attendu en faisant l'historique de la tradition des comiques anciens dans notre pays. L'étude s'arrête à Molière ; après lui, l'influence directe de la comédie antique sur le

1. C'est Cyrille d'*Alexandrie* qu'il faut lire p. 470 et non Cyrille de *Jérusalem*, puisqu'il s'y agit de l'auteur du traité *Contre les livres de l'impie Julien*.

2. Bruxelles, 1925. Mémoire couronné par l'Académie royale de Belgique.

théâtre français est à peu près nulle (exception faite pour Regnard, qui est nourri de Plaute). Un tel sujet imposait un travail considérable de dépouillement et d'analyse ; c'est une matière abondante, souvent confuse, qui a été traitée par Mme Delcourt avec une sûreté de méthode, une finesse et une pénétration remarquables. La trace des comiques anciens dans notre théâtre est délicate à suivre, les auteurs ayant adopté quantité de formules diverses, intermédiaires entre la traduction et l'adaptation ; car, à la différence du tragique, le comique vieillit aisément, et les procédés de l'adaptateur s'imposent en quelque sorte, même à qui prétend traduire. L'apparente simplicité avec laquelle sont élucidés, dans ce livre, des phénomènes et des accidents fort complexes est donc bien méritoire. L'auteur, en outre, se meut avec aisance dans un triple domaine : celui de l'humanisme, celui des littératures modernes et celui des littératures antiques. S'il n'est pas possible, dans la *Revue des Études latines*, d'insister sur ce qu'apporte l'ouvrage à l'histoire de l'humanisme et à celle de la comédie en France, indiquons du moins sur quels points il éveille l'attention du latiniste.

C'est des comiques latins, en effet, qu'il y est surtout question. Aristophane, qui est sans influence sur le théâtre vivant et dont les traductions mêmes n'apparaissent que tardivement en France, fournit seulement la matière d'un chapitre. Mais l'action profonde de Plaute et Térence sur notre théâtre est des plus instructives, quant au jugement qu'on peut porter sur ces deux auteurs. Leur influence est de nature différente, et elle n'est point simultanée ; il y a dans la période considérée de notre littérature dramatique (1480-1650) un « âge de Térence » et un « âge de Plaute », dont l'année 1570 marque la limite approximative. L'âge de Térence est tout naturellement celui des comédies *lues*, l'âge de Plaute celui des comédies *jouées*. Térence, goûté des érudits renaissants et du public cultivé qui les suit, paraît bien tout d'abord (à Charles Estienne par exemple) un modèle de littérature théâtrale ; mais, dès la première moitié du XVIe siècle, son extraordinaire succès dans l'enseignement atteste son renom — discutable — de moraliste. Et c'est à ce titre qu'il est traduit et cité en des recueils de « sentences ». Son texte adouci et tronqué, ses sujets remaniés par les auteurs de « Térences chrétiens » échappent au domaine du comique théâtral. En revanche, la première comédie traduite du latin qui fut jouée en France, c'est le *Brave* de Baïf, imitée du *Miles gloriosus*, en 1567. Aux progrès que l'imitation de Plaute va déterminer dans l'art comique, on mesure la valeur et la force du modèle ; il apporte, dit Mme Delcourt, « des actions bien nouées et dénouées, où les caractères créent les événements ; une vue de l'homme plus pénétrante, plus étendue, surtout plus impartiale ; un don psychologique qui permet au dramaturge de se libérer de ses personnages ; des thèmes comiques nouveaux... » (p. 35). Et, si la critique

d'alors répugne à reconnaître Plaute pour un maître, si les hommages littéraires vont à l'art délicat de Térence, les hommes de théâtre ne peuvent échapper à l'emprise de Plaute et vivent de lui, même s'ils ne l'avouent pas.

A. Freté.

Textes et études sur les textes.

M. Nacinovich, *Carmen Arvale*, II : *I fonemi e le forme* : Roma, Tipografia del Senato, 1934, 425 pages.

Après les observations présentées dans cette *Revue* (1934, p. 216-217), examinons comment M. Nacinovich divise et interprète le « bloc de syllabes » que constitue le chant des Arvales. On le lira :

enos lases iuuate
ne ueluerue mar-mar-sins incurrere in pleores
satur fufere mars limen-sali staberber
semunis alternei aduocapit conctos
enos mar-mor iuuato

On le traduira :

Nos, Lares, iuuate.
*Ne uoluerint Mars-(et)-Semones incurrere in *pleores (= fruges).*
Satur fuat Mars : (ideo ei) mola-(et)-sal imponantur.
Semones alterne aduocabit cunctos.
Nos, Mars, iuuato.

Il est à penser que si M. Nacinovich avait présenté ainsi ces deux textes au début de son volume, il aurait recueilli à la fois des aveux de bien-être devant une traduction d'ensemble qui semble sans obscurité grave, et des réticences scandalisées devant l'interprétation de certains termes. Mais il a obtenu ce résultat syllabe par syllabe, avec une souplesse et en même temps un acharnement logique qui paraissent sur chaque point de détail contraindre à l'adhésion : après quoi on est tout surpris du résultat global.

A la base de cette étude phonétique, on pourra trouver aventureux de postuler que ce *carmen* soit composé en saturniens, et que le saturnien comporte des brèves et longues obligatoires (selon le système de L.-A. Havet, repris par A. Burger). Mais l'hypothèse n'est utilisée qu'à deux ou trois occasions. Ce n'est point cela qui gêne gravement. Ni, non plus, l'existence d'une pluralité de *Semones* rattachés à Mars, le latin ne connaissant qu'un *Semo* : on rapprochera *Fauni* et *Faunus* (p. 11). On admettra même que ces *Semones* puissent, en principe, faire groupe sans coordination avec *Mars*, à la mode archaïque. Mais les retrouver phonétiquement dans *sins* de la ligne 2 ! Supposé même qu'on puisse admettre